

MÉLIBÉE

Toi, sur un fin pipeau, cherchant un air champêtre.
Tityre, sous l'abri que t'offre un large hêtre
Tu reposes ; et moi, je pars. O doux pays,
Champs des aïeux, patrie, adieu ! Moi je vous fuis.
Tityre à l'ombre en paix chante, et l'écho fidèle
Redit au fond des bois qu'Amaryllis est belle.

TITYRE

Ces loisirs, Mélibée, un dieu nous les a faits :
Oui, c'est un dieu pour nous, il doit l'être à jamais.
Du sang d'un tendre agneau bien souvent notre étable
Rougira ses autels. Sous ce dieu favorable,
Librement, tu le vois, peuvent errer mes boeufs,
Et moi sur ce roseau jouer l'air que je veux.

MÉLIBÉE

Je ne suis point jaloux, mais plutôt je m'étonne,
Tant le trouble partout en nos champs t'environne !
Moi-même, au loin poussant mes chèvres, je m'enfuis,
Malade ; et celle-ci qu'à peine je conduis,
Vois, près d'ici, Tityre, elle vient d'être mère ;
Sous ces coudres touffus, deux jumeaux sur la pierre,
L'espoir de mon troupeau ! vont périr délaissés.
Malheur, il m'en souvient, que m'annonçaient assez,
Si quelque mauvais sort ne m'eût fermé l'oreille,
Du fond des arbres creux la sinistre corneille
Et les chênes atteints par le céleste feu !
Mais, Tityre, à présent, dis-nous quel est ce dieu ?

TITYRE

J'ai vu Rome, la Ville, ami, comme on l'appelle,
Et moi qui la croyais presque semblable à celle
Où, nous autres bergers, nous menons nos agneaux !
Ah ! simple que j'étais ! Je voyais les chevreaux
Ressembler à leur mère et les chiens à la chienne ;
Et du petit au grand je m'élevais sans peine :
Ainsi je raisonnais, ainsi je comparais.
Mais Rome, Mélibée ! Ah ! tel d'un fier cyprès
Parmi l'humble viorne on voit monter le faîte,
Telle entre les cités Rome dresse la tête.

MÉLIBÉE

Et quel si grand objet commanda ton départ ?

TITYRE

La liberté. Sans doute elle me vint bien tard ;
Mais son regard enfin sur moi daigna descendre,
Quand déjà, résigné, je n'osais plus l'attendre,
Et que mon poil tombait plus blanc sous le rasoir ;
Quand sur moi Galatée eut perdu son pouvoir
Et laissé de ma vie Amaryllis maîtresse.
Sous Galatée, ami, tu le sais, ma paresse
Avait trop négligé mon pécule ; nul soin.
Nul espoir ; je voyais la liberté trop loin,
En vain j'épaississais mon lait en gras fromages
Pour une ville ingrate, et de mes pâturages
Mainte victime aux dieux était conduite en vain.
Jamais pleine au logis ne revenait ma main.

MÉLIBÉE

Je vois, Amaryllis, je vois quelles alarmes
T'ont fait offrir au ciel tant de vœux et de larmes,
Et pourquoi les fruits mûrs sur leur arbre pendaient :

Tityre était absent ; c'est lui, lui qu'attendaient,
Lui qu'appelaient les pins, l'arbuste et la fontaine !

TITYRE

Eh ! que faire ? Impuissant à secouer ma chaîne,
Pouvais-je ailleurs trouver des dieux si bienfaisants ?
Là j'ai vu ce héros dont l'autel, tous les ans,
Par douze fois chez nous fume de sacrifices.
Tout d'abord il a dit : "Oui, paisez vos génisses,
Oui, domptez vos taureaux, comme autrefois, enfants."

MÉLIBÉE

Heureux vieillard, ainsi tu garderas tes champs !
Le gravier les obstrue au loin ; le marécage
De ses joncs limoneux couvre ton pâturage :
Mais il t'en reste assez. Ton troupeau toujours sain
Évitera le mal qui ronge le voisin
Et l'herbage étranger fatal aux brebis pleines.
Près des fleuves connus et des saintes fontaines,
Jouis, heureux vieillard, de l'épaisse fraîcheur !
La haie où les essaims paissent le saule en fleur
Te convie au sommeil par son léger murmure ;
Là, sous la haute roche émondant la ramure,
Le bûcheron dans l'air lancera sa chanson,
Et tendrement sur l'orme, à l'envi du pigeon,
Gémiront tes amours, tes chères tourterelles.

TITYRE

Aussi l'on me dira que les cerfs ont des ailes,
Que la mer sur ses bords laisse les poissons nus,
Que, bannis l'un chez l'autre en des champs inconnus,
L'Ibère boit le Tigre et le Parthe le Tage,
Avant que de mon cœur s'échappe son image.

MÉLIBÉE

Ah ! c'est nous qui verrons, sous d'autres cieux errants,
La Scythie et la Crète aux rapides torrents,
Les sables libyens que le soleil altère,
Ou les Bretons perdus seuls au bout de la terre.
Faut-il, champs des aïeux, vous perdre sans retour ?
Après bien des étés vous reverrai-je un jour ?
Autour de l'humble toit couvert d'herbe et de chaume
Admirerai-je encor mon modeste royaume ?
Un soldat, un impie, aura ces chers enclos ;
Un barbare, ces champs si soignés et si beaux !
Ah ! Voilà dans quels malheurs la patrie est tombée :
C'est ton oeuvre, ô discorde ! Oui, pauvre Mélibée,
Sème donc tes sillons, voilà tes héritiers ;
Aligne donc tes ceps et greffe tes poiriers !
Viens, cher troupeau ; venez, chèvres longtemps heureuses !
Vous que jadis, couché sous les grottes ombreuses,
Je voyais de loin pendre aux broussailles des monts !
Jamais plus votre ami ne dira de chansons ;
Chèvres, ne comptez plus que ma voix vous conduise
Mordre le saule amer et la fleur du cytise !

TITYRE

Pour cette nuit, du moins, sans danger tu pourrais
Reposer avec moi sur un feuillage frais.
Tu trouveras chez nous la châtaigne fondante,
Avec les fruits moelleux et la crème abondante.
Vois-tu fumer au loin les toits dans nos vallons,
Et plus longue déjà l'ombre tomber des monts ?